

Liberté
Egalité
Fraternité
—
Travail
Solidarité
Justice

Le Franc-Maçon

Paraissant le Samedi

Bien penser
Bien dire
Bien faire
—
Vérité
Lumière
Humanité

ABONNEMENTS

Six mois..... 4 fr. 50 — Un an..... 6 fr.
Etranger..... Le port en sus
Recouvrement par la poste, 50 c. en plus.
Adresser les demandes et envois de fonds au Trésorier-Administrateur, Balle, rue Ferrandière, 52

RÉDACTION & ADMINISTRATION

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, 52, rue Ferrandière, 52

— LYON —

ANNONCES

Les Annonces sont reçues à l'Agence **V. FOURNIER & Co**
14, rue Confort, 14
et au Bureau du Journal
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

AVIS

Le Franc-Maçon est mis en vente à :

MONTPELLIER

Société anonyme du Petit Méridional, 5, rue
Leenhardt, où doivent être adressées les de-
mandes de dépôts dans les diverses villes des
départements du Gard, de l'Hérault et dépar-
tements limitrophes.

SEDAN

Papeterie-librairie, Carlier aîné, 1, Grande-
Rue.

BORDEAUX

Chez M. Graby, marchand de journaux.

ALGER

Librairie Pioget, Place Sous-la-Régence.
Librairie Mouranchon.

ORAN

Librairie Calia, rue Fond-Ouch.

MARSEILLE

Agence de librairie Blanchard, depositaire
et marchand de journaux.

Notre journal est également mis en vente dans les
bibliothèques des principales gares.

SOMMAIRE

Les Débats politico-religieux. — La Laïcisation. — Esprit
des Morts et des Vivants. — Sociétés ! — Chants céles-
tes. — Où allons-nous ? — Le Mariage des Prêtres —
Le Pape. — Deuxième aux Paysans. — Revue des
Théâtres. — Petite correspondance — Tribune du
Travail.

Feuilleton : Le Mariage d'un Franc-Maçon. — Petits
Dialogues philosophiques.

LES

Débats Politico-Religieux

Le compte rendu des discussions sur
l'enseignement primaire au Sénat est une
démonstration de plus de la part considé-

rable que l'Eglise veut prendre dans les
affaires civiles. Par l'intermédiaire de
MM. Buffet et Chesnelong, orateurs pieux
qui, en redingote noire, à la tribune, ont
toute la passion religieuse de prélats en
surplus dans la chaire, le parti clérical a
combattu l'instruction laïque. Et il importe
de remarquer qu'à cette longue discussion
se sont mêlés des développements théolo-
giques qui font un effet étrange à la tribune
française. On s'étonne d'entendre au dix-
neuvième siècle, dans une Assemblée légis-
lative, une si bizarre propagande en faveur
des miracles anciens et nouveaux ; M. Ches-
nelong s'est présenté comme l'avocat de
Lourdes et de la Salette ; il a fait une ré-
clame audacieuse à l'exploitation de la cré-
dulité, et il a fallu qu'un ministre vint dis-
cutter avec ces sénateurs fanatiques des
questions de morale absolue comparée à la
morale transformée et arrangée par le
catéchisme.

Nous ne devons pas nous en plaindre
peut-être, puisque le terrain sur lequel a
été porté le débat a permis à M. Goblet
de développer, dans un remarquable dis-
cours, les idées de la liberté de la pensée
qui inquiètent si fort les cléricaux. Mais,
de cette recrudescence d'ardeur dans les
lutes religieuses, nous devons tirer une
leçon pour les partisans sincères du pro-
grès : qu'ils se rendent bien compte de la
force que conserve encore de nos jours,
grâce à l'éducation religieuse, le parti
réactionnaire ; qu'ils comprennent l'im-
portance de ne pas perdre de vue le dan-
ger que peuvent faire courir à nos institu-
tions républicaines, des adversaires s'ap-
uyant sur des croyances enracinées par
l'instruction donnée à l'enfance, à toute
notre génération.

Lorsqu'on se reporte à ces séances où
les représentants du cléricisme osent sou-
tenir de telles doctrines, ne doit-on pas
reconnaître avec nous que le temps n'est
pas venu encore de s'abandonner à la con-
fiance, et n'est-il pas évident que le bon
sens a toujours besoin d'énergiques et in-
fatigables défenseurs.

LA LAICISATION

L'article 12 de la loi sur l'enseignement pri-
maire est discuté au Sénat ; il s'agit de ne plus
confier aux congréganistes l'instruction des en-
fants dans les écoles publiques. C'est l'occasion,
pour les orateurs de la droite et les interrupteurs
qui les appuient, d'injurier les hommes de bon
sens, dégagés des crédulités sottes, des croyances
ridicules par lesquelles les cléricaux tendent à
asservir l'esprit dès l'enfance. Jamais les orateurs
religieux n'avaient affiché autant de soumission
vis-à-vis de la papauté, d'obéissance au parti
prêtre et ne s'étaient montrés plus agressifs contre
tous ceux qui ne se laissent pas imposer la foi ca-
tholique et romaine, utilisée dans des vues poli-
tiques. Quelque modération qu'on veuille observer
dans la discussion, on se sent prêt à céder à l'in-
dignation en lisant le texte de l'Officiel et ces
attaques passionnées en si audacieuse contradic-
tion avec les principes de charité de la religion
qu'ils défendent, appelant à l'adresse de tels
orateurs des réponses aussi peu mesurées que
leurs provocations.

On comprend que le ministre ait conclu en ces
termes :

« Maintenant, je termine en rappelant un mot que
l'honorable M. Chesnelong a prononcé, l'autre jour,
et que j'ai eu le tort de ne pas relever ; il nous avait
accusés d'être des sectaires. Vous nous avez entendus,
messieurs, les uns et les autres, vous avez entendu
nos contradicteurs à cette séance, eh ! bien, je le
demande avec sécurité, où est la sagesse ? où est la
modération ? où est la vérité ? où sont le langage et
l'esprit sectaires ? »

Et certes, nous regrettons, pour justifier ces
derniers mots du ministre, de ne pouvoir citer les
deux discours étranges où la folie de dévotion
atteint son plus haut degré, discours qu'il faut
suivre dans leur texte *in extenso* pour en appré-
cier la violence qui rappelle le plus mauvais
temps des passions religieuses. MM. Buffet et
Chesnelong ont dépassé toutes les limites.

On avait déjà, autrefois, entendu M. Buffet se
faire, à la tribune, l'avocat du diable et s'indigner
contre ceux qui lisent les manuels et ne croient
pas à Satan. Il a profité de la discussion sur la
laïcisation pour protester contre tout instituteur
qui n'admettait pas les miracles de Lourdes et de
Salette. La tribune du Sénat lui sert à s'insurger
contre le bon sens avec un entêtement sur lequel
il compte, paraît-il, pour obtenir le ciel.

Après lui, M. Chesnelong est venu renchérir
encore sur le sermon de son collègue, il a tenu à
le distancer de beaucoup, et, comme si, dans

l'absurde, il n'y avait pas de bornes, il y est
arrivé. Répondant à l'honorable M. Ferrouillat,
qui s'était exprimé avec autant de calme que de
modération, M. Chesnelong s'est écrié d'un air
inspiré :

« Je ne connais, quant à moi, qu'un Dieu et c'est
le Dieu des chrétiens, le Dieu vivant et personnel,
créateur et maître absolu de toutes choses, comme
dit le catéchisme. La doctrine de l'encyclique,
comme le disait, tout à l'heure, mon éminent et élo-
quent ami M. Buffet, est la doctrine, non seule-
ment des religieux, mais encore de tous les catholiques. Ce
qu'elle affirme, nous le croyons ; ce qu'elle condamne,
nous le repoussons, ce qu'elle admet, nous l'acceptons.
La vraie morale a un nom qui dit tout, c'est la mo-
rale de l'Evangile. Elle a un principe qui est Dieu ;
elle a un auteur qui est Dieu ; une sanction qui est
la vie future ; elle a une loi qui fut promulguée sur le
Sinaï et fut magnifiquement interprétée et agrandie
sur la montagne des béatitudes ! cette loi c'est le
Décalogue.

Rien n'arrête ce prédicateur enragé.
Désirez-vous, dit-il, que je vous dise, ce que sans
le péché originel le travail aurait été pour l'homme ?

Nous ferons grâce à nos lecteurs de ces déve-
loppements qui jettent le ridicule sur une tribune
politique française.

Passons à une pasquinade amusante, il s'agit
des Francs-Maçons. On sait que la Maçonnerie
est la préoccupation constante des cléricaux.

« Vous voulez, dit M. Chesnelong, exclure la reli-
gion de l'école, pour préserver la neutralité au pre-
mier point de vue, vous devez alors en exclure les
Francs-Maçons, par exemple, pour préserver cette
même neutralité au second point de vue.

Si vous me dites que les religieux sont attachés à
des congrégations, je vous répondrai, et vous n'en
disconviez pas, que les Francs-Maçons sont affil-
iés à une association. Si vous me dites que les reli-
gieux prononcent des vœux, la main sur l'évangile,
je vous répondrai que les Francs-Maçons prononcent
des serments la main sur des poignards. (Exclama-
tions et rires à gauche, approbation à droite.)

M. le ministre, — je n'en sais rien.
M. Edouard Millaud, — il n'y a pas de poignards,
vous vous trompez.

Un sénateur à gauche demande à M. Chesnelong,
s'il est Franc-Maçon pour savoir cela.

M. Chesnelong, — je ne suis pas Franc-Maçon, grâce
à Dieu, mais j'ai des renseignements qui me permet-
tent de savoir un peu ce qui se passe dans les Loges
maçonniques. Si vous me dites que pour les religieux
les enseignements de l'Eglise catholique sont l'objet
de leur secte sont leur seule loi.

On voit par l'histoire des poignards quels
racontars acceptent les gens de l'acabit de
M. Chesnelong. On comprend leur facilité à ad-
mettre les miracles, mais il s'agit d'être sûr de
leur bonne foi dans les deux cas.

M. Chesnelong continue :

Si vous me dites enfin que les religieux sont enga-
gés envers la christianisme, je vous réponds que le
grand architecte de l'univers est aujourd'hui répudié
par la Franc-Maçonnerie et ses adeptes nous ont fait

Feuilleton du "FRANC-MAÇON" 20

LE MARIAGE

D'UN FRANC-MAÇON

(Suite)

C'est un charmant voyage que le voyage
d'Italie. A peine a-t-on quitté les Lyonnais que
la Savoie montre ses montagnes aux pyramides végé-
tations, d'où bondissent les cascades écumeuses.
La route continue, pittoresque et grandiose jus-
qu'à cette percée colossale du Mont-Cenis qu'on
aperçoit de loin à mi-coteau si élevée qu'on se
demande comment le chemin de fer pourra monter
jusque-là. Et puis, après ce long parcours de
plus d'une demi-heure au milieu d'une bruyante
et redoutable obscurité, des ouvertures latérales

qui se succèdent relativement avertissent par leur
brusque clarté que le tunnel est près de finir et
l'Italie prête à paraître.

Voilà enfin le pays du soleil et du printemps.
Encore rude et montagneux en Piémont, mais
après qu'on a passé Turin, s'abaissant en larges
et fertiles plaines, c'est la Lombardie. C'est là
que le sol est fertilisé par des millions de cada-
vres, c'est là que depuis des siècles les férociétés
humaines se ruent les unes contre les autres, que
les pasteurs d'hommes conduisent à la boucherie
le troupeau qui leur obéit, que les peuples ne sont
plus que de la chair à estocades ou de la chair à
canon. Milan s'élève riant et laborieux au-dessus
de ces hécatombes humaines, et son grand dôme
de marbre blanc — montagne de marbre —
semble dominer la Lombardie, comme le muet
symbole de ce qui a causé plus de guerres et plus
fait verser de sang que tous les rois et toutes les
tyrannies : le fanatisme et l'intolérance en matière
de religion.

C'est de Milan que part le chemin de fer qui
conduit directement à Venise. Au bout de 8 heures
de chemin, Jacques vit la terre ferme disparaître
devant lui ; il était à la station de Mestre. De là
jusqu'à Venise, pendant huit kilomètres, les wagons
cheminent sur une étroite digue que l'eau de
l'Adriatique vient battre de tous côtés. Enfin, la
lagune dorée apparaît aux regards, et bientôt le
train s'arrête, débarquant les voyageurs sur le
quai animé dont le pont du Rialto forme le pitto-
resque horizon.

Déjà Jacques était entouré par les interprètes

et les gondoliers. Il savait l'adresse d'un modeste
hôtel situé tout près du quai des Esclavons ; il s'y
fit conduire à travers les rues silencieuses où les
longs bateaux se mêlent et se croisent sans jamais
se toucher, et à peine installé, sans prendre le
temps de faire une première excursion à la place
St-Marc, il demandait au maître d'hôtel comment
on allait à Musano, et si Giuseppe Biffi y fabri-
quait toujours des verroteries artistiques.

Il s'agit de Biffi ! il est toujours ouvrier fabricant de
Murano, lui répondit son interlocuteur dans le
plus pur baragoin des Vénitiens zézayant le
français.

Quant à la façon d'aller lui rendre visite, c'était
bien simple, et la gondole-omnibus allait passer.
Ce moyen économique de locomotion qui rappelait
à Jacques les mouches lyonnaises et lui permettait
d'épargner son argent, fut immédiatement mis en
œuvre.

Au bout d'une demi-heure, il débarquait dans
l'île, et, à son intermédiaire : « Giuseppe Biffi ? »,
le premier passant lui montrait une assez impor-
tante construction. Jacques était arrivé, et sa
destinée nouvelle allait se décider.

Il entra avec un violent battement de cœur, et
demanda à parler au directeur.

— Pour affaire ? lui demanda l'employé.
— Pour affaire personnelle.
— Le nom de Monsieur ?
— Voici ma carte.

Quelques minutes après, un grand bruit de
voix se faisait entendre :

— Où est-il ? où est-il, cet ami de France ?

Voilà une heureuse surprise et une bonne fortune.
Quel heureux hasard vous amène jusque dans
notre pays perdu ?

— Ce n'est pas le hasard, monsieur Biffi, je
ne suis même venu de Lyon à Venise que pour
vous voir.

L'étonnement le plus profond se peignit sur la
figure bronzée de l'Italien :

— Vous savez que je serai trop heureux de
vous rendre service.

— Je me suis rappelé qu'en effet vous avez mis
vos bons offices à ma disposition. Depuis votre
départ de France, mon hôte, bien des choses se
sont passées, qui ont profondément modifié ma
vie. Je me suis marié, j'ai fait un riche mariage,
et je viens, hier, de quitter ma femme, et d'a-
bandonner à jamais ma ville natale.

— Ah ! mon Dieu ! Et ce malheur ?...

— Ne m'en demandez pas plus long sur ce
sujet. Mon honneur commandait le parti que j'ai
pris. Mon honneur m'ordonne de persister dans
ma résolution. Je viens à vous, Biffi, pauvre,
sans situation, et je vous dis : Pouvez-vous m'ai-
der à vivre honnêtement ? pouvez-vous, mon
frère, me procurer le travail qui réconforte le
cœur et qui console l'âme : vous me l'aviez offert,
je me suis souvenu de vos paroles, et me
voilà.

A suivre

savoir qu'elle est en train d'accomplir une évolution suprême vers l'athéisme. Vous n'excluez pas les Francs-Maçons, vous ne devez pas exclure les religieux. Comme je le disais dans mon dernier discours, si l'argument de la mutualité ne s'applique pas à tous, il ne vaut rien contre personne.

Laissons M. Chesnelong continuer son interminable homélie, et prenons dans le discours de M. Goblet la réponse à cette tirade contre la Maçonnerie. Nous citons toujours textuellement l'*Officiel*.

« L'exemple que l'honorable M. Chesnelong a cité tout à l'heure, par forme de plaisanterie, je suppose, n'a rien à faire dans ce débat. M. Chesnelong me disait : Pourquoi n'excluez-vous pas les Francs-Maçons ? Les Francs-Maçons jurent-ils sur des poignards, je n'en sais rien.

Un sénateur à droite. — Vous êtes cependant. M. le Ministre. — Vous me paraissez imbus, messieurs, d'une idée que j'ai rencontrée quelquefois dans la presse. Je n'ai pas l'habitude de répondre aux journaux, même quand vos journaux, ceux qui se disent conservateurs, m'accusaient de voler l'argent de l'église et de le mettre dans ma poche. (C'est odieux, à gauche.)

Plusieurs sénateurs à droite. — Vous êtes au-dessus de cela.

M. le Ministre. — Je méprise absolument ces choses et je n'y réponds pas. (Applaudissements à gauche.)

Je ne réponds pas davantage aux journaux qui disent que je suis un adepte de la secte socinienne ou de la Franc-Maçonnerie, et que c'est là l'explication de ma conduite au gouvernement. Je ne suis pas comme les Francs-Maçons, procédant, mais, messieurs, est-ce que les Francs-Maçons sont une congrégation ? C'est la désolation, c'est la perdition, vous qualifiez comme il vous convient la Franc-Maçonnerie...

Voix nombreuse à droite. — C'est une conjuration.

M. le Ministre. — Mais vous ne pouvez pas assimiler les Francs-Maçons aux congréganistes : ils ne sont pas à l'état d'association publique, formant une corporation déterminée, soumise à des règles, et dont les règles soient telles, qu'elles puissent échapper à l'attention de l'Etat. Voilà ce que je voulais vous faire remarquer.

M. Chesnelong et ses amis font une guerre acharnée à toutes les idées de progrès, à l'indépendance de la pensée, à ceux qui défendent la liberté de croire et de penser, qui s'opposent à l'action envahissante de l'Eglise, ne demandant aux prêtres que de rester dans leurs temples ; obligent un ministre qui n'est pas Franc-Maçon — il le déclare lui-même, — à défendre la Franc-Maçonnerie contre les calomnies pieuses.

Que nos amis se rendent compte de l'ardeur de la lutte contre les Francs-Maçons, dans la presse, à la tribune française et que la fraternité, la solidarité qui sont les plus chers principes de la grande association libérale dont ils font partie, leur dictent la conduite à suivre pour se défendre, se soutenir avec abnégation et énergie.

ESPRIT DES MORTS ET DES VIVANTS

L'homme flotte de sentiment en sentiment, de pensée en pensée. CHATEAUBRIAND.

L'imagination est la mère et la nourrice de la foi. BOISTE.

La liberté est un principe qui ne se perd jamais ; s'il se perdait, la société politique serait dissoute. CHATEAUBRIAND.

Les grandeurs sont comme les parfums, ceux qui les portent ne les sentent presque pas. CHRISTINE DE SUÈDE.

L'ignorance et l'opiniâtreté se tiennent par la main. OXENSTERN.

J'ai toujours vu que, pour réussir dans le monde, il faut avoir l'air fou et être sage. MONTESQUIEU.

SOCINIENS !

Dans une lettre adressée par lui, ces derniers jours, au ministre de l'Instruction publique et des cultes, M. Fava écrivait :

En ce qui concerne la Franc-Maçonnerie, croyez-le, Monsieur le Ministre, elle est d'origine socinienne, puisque, ce qui la distingue, c'est la négation de la divinité de Jésus-Christ. Elle s'attaque par là à Lui ; elle ne peut souffrir ni sa doctrine, ni sa croix, ni rien de ce qui se rattache à Lui, elle efface de tous ses livres son nom adorable, et son rêve caressé par elle depuis son origine, elle l'avoue elle-même, est de détruire sur la terre le règne social du Christ, d'arracher sa foi de tous les cœurs, et d'éteindre son souvenir chez tous les peuples. Le gouvernement de la République, Monsieur le Ministre, devrait combattre de tels projets, subversifs de l'ordre chrétien, de la vraie civilisation et du bonheur de la nation.

Nous n'avons pas l'intention de nous arrêter aux considérations de M. Fava touchant les devoirs de la République envers la Franc-Maçonnerie, et d'ailleurs nous sommes convaincus que le gouvernement de République nous rendrait, s'il avait à se prononcer, la justice qui nous est due. Puisse seulement M. Fava se sentir aussi tranquille que nous-même.

En ce qui concerne les sociniens, à la doctrine desquels M. l'Evêque de Grenoble rattache si in-

génument notre origine, nous aurions peut-être plus à dire. Le propre de leur enseignement consiste bien, comme le dit l'honorable prélat, dans la négation de la divinité de Jésus-Christ.

Mais avant Lelio Socin, qui commença à professer vers 1546, certains esprits avaient été assez audacieux déjà pour trouver que tout n'était pas bien clair dans les divins mystères de la Trinité.

C'est ainsi que nous trouvons dans un traité d'Histoire ecclésiastique, M. D. G., publié chez Rusand, imprimeur du Roi, à Lyon, en 1849, cette lamentable énumération des attaques suscitées contre l'Eglise par l'Esprit malin.

Demande. — L'Eglise après avoir confondu les Pélages, n'eût-elle pas de nouvelles attaques à soutenir ?

Réponse. — L'Esprit d'erreur et de mensonge, après avoir attaqué, par Manès, l'unité de Dieu, par Arius la divinité de Jésus-Christ, par Macédonius celle du Saint-Esprit, par Pélage, la nécessité de la grâce du Rédempteur, essaya d'ébranler la foi du mystère de l'Incarnation et de la Maternité divine de la sainte Vierge ; et pour cela, il se servit des Nestoriens et des Eutichéens.

Demande. — En quoi consistait l'hérésie des Nestoriens ?

Réponse. — L'Eglise catholique avait toujours fait profession de croire qu'en J.-C. la nature divine et la nature humaine sont réunies en une seule personne dont la sainte Vierge est véritablement la mère. Nestorius, évêque de Constantinople, avança qu'il y avait deux personnes en J.-C., et que, par conséquent, la sainte Vierge ne devait point être appelée Mère de Dieu, mais seulement Mère du Christ.

La première fois qu'on entendit ces blasphèmes dans l'Eglise, les fidèles s'enfuirent pour n'avoir rien de commun avec celui qui les avait prononcés. St-Cyrille, évêque d'Alexandrie, s'éleva fortement contre les nouvelles erreurs, et les dénonça au pape St-Célestin. Le souverain pontife, après avoir examiné la doctrine de Nestorius, la condamna, et menaça ce novateur de le retrancher du corps de l'Eglise, s'il ne rentrait en lui-même et ne se soumettait au jugement. Nestorius, loin de se soumettre, n'en devint que plus ardent à répandre son erreur. Cette obstination obligea les évêques de s'assembler à Ephèse au nombre de deux cents. Les erreurs de Nestorius furent anathématisées et la sainte Vierge solennellement déclarée Mère de Dieu (431). L'impie Nestorius fut déposé et exilé en Egypte : sa langue, qui avait proféré tant de blasphèmes contre Marie, tomba en pourriture, et il mourut misérablement.

Ceci pour prouver qu'il arrive toujours malheur soit par le fait de la Providence, soit autrement, à ceux qui professent des doctrines dangereuses pour l'Eglise catholique. Mais reproduisons quelques lignes encore de cet instructif traité.

Demande. — En quoi consistait l'hérésie des Eutichéens ?

Réponse. — L'hérésie de Nestorius donna occasion à une autre qui la suivit de près. Eutichès, supérieur d'un monastère, près de Constantinople, en combattant les Nestoriens, s'éleva lui-même. Il enseigna qu'il n'y a dans Jésus-Christ qu'une seule nature, c'était une erreur toute opposée à celle de Nestorius. St-Flavien, évêque de Constantinople, après avoir essayé en vain de ramener Eutichès par la douceur le condamna et lui ôta le gouvernement de son monastère.

Notez que ces différents schismes se sont produits de l'an 312 à l'an 496, c'est-à-dire dans un espace de 184 ans.

Il nous serait peut-être permis après cela de demander à M. Fava pourquoi il nous fait procéder de Socin plutôt que d'Arius, de Macédonius, Nestorius, Eutichès, et *tutti quanti*.

Si en effet, je ne fais aucune difficulté, à l'avouer à M. l'Evêque de Grenoble, nous ne croyons pas, ou du moins bon nombre d'entre nous, à la divinité de Jésus-Christ, il est juste de dire que, partageant l'erreur de Macédonius, nous ne croyons guère davantage à celle du Saint-Esprit.

Que, repoussant d'une égale force la divinité de Jésus-Christ et celle du Saint-Esprit, il arrive que nous ne pouvons voir dans Marie la mère de Dieu, mais simplement la femme de Joseph, le bien nommé, et que nous devenons de ce fait logiquement nestoriens ;

Qu'enfin, ne reconnaissant à Jésus qu'une seule nature, la nature humaine, il est vrai, nous sommes légèrement, mais forcément entachés d'eutichisme.

Pourquoi donc M. Fava nous a-t-il appelés sociniens ?

Serait-ce pour nous humilier par la comparaison de notre origine récente avec l'antiquité du christianisme ?

De toutes les religions répandues sur la surface du globe, la religion catholique est loin, M. Fava le sait bien, d'être la plus ancienne. Les vieilles religions de l'Inde, avec lesquelles nos cérémonies présentent certaines ressemblances trop caractéristiques pour ne pas déceler une communauté d'origine, comptaient des milliers de temples et des millions de fidèles bien avant la naissance de l'enfant-roi.

Mais notre souci n'est pas de prouver l'antiquité de notre doctrine : c'est ailleurs et plus haut que nous plaçons notre amour-propre et notre gloire, c'est dans la largeur des vues, l'ampleur des idées, le respect absolu de la liberté d'autrui.

C'est ainsi que nous comptons dans notre sein, et des chrétiens sincères, croyant à la divinité de Jésus-Christ, mais possédant aussi et sa vaste pitié et son large amour pour l'humanité, et des athées repoussant jusqu'à l'idée de Dieu.

Quant à ces sociniens, dont semble faire fi M. l'Evêque de Grenoble, il est certain que nous nous éloignons moins d'eux que des catholiques semblables à lui.

Descartes, Spinoza, Bayle, Hume, Kant, Lessing, Hegel, Bauer, Renan sont des sociniens ; ils ont eu le malheur de croire à l'autonomie de la raison.

Certes, nous ne rougissons pas d'être placés

par vous en semblable compagnie ; mais si l'essence même du socinianisme est d'obéir à la raison, c'est-à-dire d'y conformer sa foi et sa vie et ses paroles, monseigneur, il faut vous rendre justice : vous n'êtes pas socinien.

CHANTS CÉLESTES

Il existe de par le monde des gens mal intentionnés qui nous peignent la religion de Mgr Péraud sous des traits revêches, qui, sans tenir compte des données géographiques, du Mont-Blanc et des guides qui s'en font vingt mille livres de rentes, nous représentent la terre comme une vallée de larmes, et qui s'imaginent que le rôle du vrai catholique, hypnotisé par la contemplation de l'éternité, consiste à palmodier à ses voisins d'omnibus : « Fièvre, il faut mourir ! »

Ces gens-là n'ont pas lu le « Nouveau choix des cantiques de Saint-Sulpice, avec tous les airs en musique », publié à Tours par l'éditeur Mame. Ils y auraient vu que la religion à laquelle nous devons l'évêque Fréppel n'est pas ennemie d'une douce gaieté et qu'elle sait, suivant le précepte du poète classique, mêler dans des proportions savantes l'agréable à l'utile. Afin de tempérer ce qu'il pouvait y avoir d'austérité dans la morale de l'Eglise, on a choisi, pour accompagner les refrains pieux chantés par la jeunesse française, des airs empruntés à la gaudriole contemporaine, et nous sommes en mesure d'affirmer que ce mélange produit les résultats les plus inattendus. Comme on pourrait nous accuser d'inexactitude, on nous permettra de remonter aux sources, et nous consentons à faire pieds nus, un pèlerinage de Lyon à la Salette, si nous ne reproduisons pas scrupuleusement les textes authentiques.

Le cantique qui « invite la jeunesse chrétienne à se consacrer au Seigneur » se chante sur l'air *Jeune Amant*, etc. (n° 58). Le « bonheur de servir Dieu » n'est complet que s'il est noté sur le refrain connu : Ah ! vous dirai-je maman ? (n° 35). Le cantique « Sur le Ciel » vous renvoie à l'air 43 : *Un inconnu pour vos charmes soupire*. C'est l'air de *Femme sensible*, etc. (n° 3) qui entraîne le cœur des jeunes néophytes lorsqu'il s'agit de célébrer les « Fins dernières ». Le « Mystère de la Circoncision (?) » serait rate si on ne le chantait pas sur l'air 53 : *Je suis Lindor*. La « Nativité du Christ » a besoin du refrain : *Allons danser sous les ormeaux* (n° 82) pour être célébrée comme elle le mérite. Quant au « Mystère de la Sainte-Trinité », il ne devient compréhensible que s'il est noté sur l'air : *Tout est charmant chez Aspasie*.

Et le défilé mélodique continue, et l'on nous invite à célébrer successivement les gloires de la religion sur les motifs suivants : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître* (n° 11). — *Unival aimait Arsène* (n° 31). — *Du Serin qui te fait envie* (n° 17). — *Je t'aime encore* (n° 8). — *Q and le péril est agréable* (n° 41). — *Je le compare avec Louis* (n° 74). — *Je le tiens, ce nid de fauvette* (n° 6). — *Il pleut, il peut bergère* (n° 29). — *Dans un verger, Colombine* (n° 36). — *A l'amour, livrez vos cœurs* (n° 65). — *Air de l'officier de fortune* (n° 19). — *O ma tendre musette !* (n° 39). — *Te bien aimer* (n° 4). — *On dit qu'à quinze ans* (n° 49). — *L'amour... la nuit et le jour*. (Le numéro n'est pas indiqué, l'air étant sans doute suffisamment connu).

Le recueil de Saint-Sulpice n'a d'ailleurs rien d'exclusif dans le choix de ses motifs, et il ne dédaigne pas l'excursion dans le domaine politique. Ainsi, « le triomphe de la religion » — avec cœur — se célèbre sur l'air du *Chant du Départ* ; « l'Hymne à la Providence » emprunte ses accents au refrain légionniste : *Partant pour la Syrie* ; « la Nativité de la Vierge » se chante sur l'air : *Peuple français, peuple de frères*, et c'est la *Marche des gardes françaises* qui sert pour la « Renovation des vœux du baptême ». Il ne repousse pas non plus l'adjonction intelligente de la nature, et le cantique qui exalte les « sentiments de pénitence et d'amour », et dont chaque strophe se termine par ces vers : « Echo, dites lui que je l'aime », gagnerait évidemment à être chanté dans un endroit où la réflexion du son s'opère correctement, par exemple au fameux château de Simenetta, qui répète les sons jusqu'à quarante fois, à l'écho de Woodstock, à celui d'Aderbach, de Verdun ou bien d'Avignon. Ce serait un moyen ingénieux de faire concurrence aux moulins à prières du Thibet : on aurait l'écho à cantiques, évidemment inappréciable pour les fidèles dont la voix, comme celle de Maurel, commence à faiblir.

Ce n'est pas seulement dans le choix des airs que le recueil de Saint-Sulpice a affiché ses préférences pour la note profane. Certaines strophes sont remplies d'une flamme qui ne paraît pas suffisamment mystique, et on y découvre une langue un peu trop païenne. Quelques citations sont indispensables :

Mon bien-aimé ne paraît pas encore : Trop longue nuit, dureras-tu toujours ?

Nuit que j'abhorre, Hâte ton cours ; Rends-moi Jésus, ma gloire et mes amours ; Pour être heureuse, je n'attends que l'aurore. De ton flambeau déjà les étincelles, Astre du jour, raniment mes desirs, Tu renouvelleras Tous mes soupirs.

Servez mes vœux, avancez mes plaisirs, Anges du ciel, portez-moi sur vos ailes.

Mon bien-aimé, l'objet de mes souhaits, De mon bonheur sera le tendre gage. Du paradis, les beautés ravissantes Charment mon cœur, enchantent tous mes sens ; Voix si touchantes, Tendres accents,

Divins concerts, plaisirs toujours naissants, Je vois partout fêtes attendrissantes.

Je tremble et tombe en défaillance, Vous voulez entrer dans mon cœur ! Pourquoi craindrais-tu ma présence ? Me dites-vous avec douceur.

Je m'accroche à ta faiblesse, Je te voile ma majesté ; Viens à moi, mon amour me presse De faire ta félicité.

En même temps, il faut être juste — les dangers et l'inanité de l'amour terrestre sont présentés dans des termes expressifs dont voici des échantillons.

Ici-bas, de l'amour divin, On peut bien éprouver les charmes, Mais les dangers du cœur humain Offrent sans cesse des alarmes.

De ce monde tel est le cours, Qu'on craint à tous pas le naufrage, Et de voir périr pour toujours L'innocence du premier âge.

N'attendez pas cet âge Où les hommes n'ont plus Ni force ni courage Pour les grandes vertus ; C'est faire un sacrifice Qui vous a peu coûté Que de quitter le vice Lorsqu'il n'est plus goûté.

Les cantiques classiques n'ont qu'un défaut ; ils auraient besoin d'être mis au courant de la musique contemporaine. Certains airs sentent par trop leur style empire et gagneraient évidemment à être chantés sur des refrains d'Offenbach et de Lecoq. Le cantique : « Que ne puis-je, ô Roi de gloire ! » aurait un immense succès si, au lieu d'être modulé sur l'air : *Que ne suis-je sur la fougère !* on l'entonnait sur celui de *Barbe-Bleue* : *Ma troisième femme est morte* ; et celui qui débute par ce cri : « Seigneur, Dieu de clémence » qu'on chante sur l'air : *O ma tendre musette !* serait infiniment plus gai sur le refrain des *Brigands* : *J'entends un bruit de bottes*... Tous les motifs indiqués par le recueil de Saint-Sulpice pourraient être modifiés dans ce sens, et nous nous contentons de soumettre timidement cette modification à l'éditeur, M. Alfred Mame.

Où allons-nous ?

Le Frère Edmond Gardien, directeur politique de l'*Indépendant* de la Haute-Saône et vénérable de la Loge de Gray, nous adresse l'article suivant :

Mon cher confrère, donnez-moi une petite place dans le *Franc-Maçon* pour faire un peu de politique générale et surtout de politique maçonnique.

Dans un récent article auquel le *Franc-Maçon* a bien voulu donner l'hospitalité, je m'efforçai de démontrer que, plus que jamais, l'union devait s'imposer parmi les membres des divers groupes du Parlement et que, sans cette concentration de toutes les forces vives du parti républicain, la coalition noire, loin d'être définitivement écrasée, ne ferait que profiter de nos fautes et poursuivre plus audacieusement encore son but inavouable, l'abaissement de l'esprit humain pour la plus grande gloire du Pape et du Syllabus.

Nos souhaits sont loin de se réaliser et c'est avec une peine profonde que nous voyons toutes les dissidences qui se produisent, chaque jour, dans le Parlement.

Et s'il est un devoir impérieux qui nous est dicté, à nous Maçons, dans ces circonstances difficiles, c'est celui d'éclairer nos frères et de leur donner, à l'occasion, de salutaires conseils.

Loin de nous cependant la pensée de faire de la Franc-Maçonnerie un Etat dans l'Etat et de vouloir que la République française ne soit qu'une grande Loge dépendant de la nôtre.

Nous n'avons point de telles exigences ; mais, si nous sommes une force indéniable du vote, nous avons pour mission de la bien employer et de ne pas la laisser se disperser pour la plus grande joie de nos adversaires.

Cependant, dans différents votes et tout dernièrement encore, au sujet de la validation des élections de Belfort, cinquante voix républicaines ont servi d'appoint à la coalition monarchiste.

Un tel vote a profondément attristé tous les Maçons qui ne sauraient admettre, dans aucun cas, que des députés qui se disent républicains pussent un instant oublier tous leurs devoirs et pousser l'esprit de coterie jusqu'à compromettre le principe républicain.

C'est sur ce point surtout que je tiens à attirer l'attention de tous nos frères qui ont l'honneur de siéger dans les Assemblées parlementaires, de ces frères qui, pour la plupart, doivent leur succès à l'intervention maçonnique.

Disons leur donc bien haut que nous les avons envoyés à la Chambre des députés pour conserver la République et la protéger contre toutes les entreprises de l'internationale noire.

Ont-ils bien eu le sentiment de leur devoir ceux qui ont si facilement voté la validation de l'élection de M. Keller ?

Je me permets de penser le contraire et de déplore ce vote qui livre notre chère Alsace aux mains des ennemis de la République.

On peut être, on doit même être radical, mais jamais au point de faire avec la droite de la Chambre une monstrueuse alliance profitable seulement à nos ennemis, à ceux qui, demain, feraient nos temples si, par impossible, ils obtenaient une éphémère majorité.

Que nos frères se groupent et se serrent autour du drapeau glorieux de la Franc-Maçonnerie qui, depuis 1787, est devenu le drapeau de la République, et alors ils ne failliront pas.

Puissent-ils accepter ces conseils que leur donne un humble Maçon qui croit que le *Labarum* de la Démocratie est la bannière maçonnique sur laquelle sont inscrits en caractères indélébiles le nouvel « *In hoc signo vinces* ».

Liberté, Egalité, Fraternité !

LE MARIAGE DES PRÊTRES

C'est une des beautés de la République concordataire que près de cent ans après la Révolution française des hommes vêtus d'une robe rouge puissent condamner d'autres hommes vêtus d'une robe noire à un célibat perpétuel. Nous sommes

présentement moins avancés qu'en 1791, alors que la Constitution avait aboli les vœux religieux, et généralement tous les engagements contraires aux droits naturels. On argue aujourd'hui de l'article 6 de la loi de germinal an X, qui vise les canons reçus en France pour proscrire le mariage des prêtres, et les tribunaux n'hésitent pas à consacrer cette jurisprudence. Quelques-uns l'ont par exception repoussée, mais elle a été adoptée par la grande majorité de la magistrature, et elle a pour elle l'autorité de la cour de cassation. Il vient de se trouver à Amiens des conseillers qui ont rompu avec la tradition, et qui ont déclaré valable le mariage contracté par un homme qui avait échangé la soutane — d'ailleurs pros- crit par le Concordat — contre l'habit à la française. Cette décision est trop rare pour qu'on ne la signale pas au passage — avant qu'elle n'ait été réformée par la cour suprême.

En 1862, M. Sterlin, ordonné prêtre devint curé à Plailvalle (Oise). Pendant la guerre, il fut aumônier militaire, et lorsqu'après la campagne il revint à Plailvalle, il eut quelques difficultés avec l'évêque de Beauvais et donna sa démission de curé.

Il se croyait donc redevenu libre, et en 1875 il épousa à Londres une demoiselle Houpin. La dite demoiselle Houpin mourut en 1879; mais de cette union étaient nés deux enfants, et en 1884 lorsque le père de M^{me} Houpin mourut à son tour, M. Sterlin voulut prendre part aux opérations de liquidation de la succession, comme tuteur naturel et légal de ses deux enfants représentant leur mère.

C'est alors que la validité de son mariage fut contestée, et un jugement du tribunal civil de Clermont en date du 13 mars 1885 déclara nul et de nul effet le mariage contracté par Sterlin avec la demoiselle Houpin en Angleterre. Le jugement était ainsi motivé :

Attendu que Sterlin a été ordonné prêtre catho- lique, et qu'il a exercé dans la commune de Plailvalle son ministère, qu'il a abandonné depuis; qu'il s'est marié le 3 octobre 1875, en Angleterre, avec la de- moiselle Houpin, décédée le 12 novembre 1879 laissant deux enfants;

Que l'acte de mariage a été transcrit sur les registres de l'état civil du dix-neuvième arrondissement de Paris, le 18 mai 1876;

Attendu que si le Code civil n'édicte aucun em- pêchement spécial au mariage des prêtres, il ne s'ensuit pas qu'ils puissent se marier contrairement aux pro- hibitions des canons de l'Eglise reçus en France, que les articles 6 et 26 du Concordat du 18 germinal an X ont fait revivre avec une force nouvelle; que la déclaration du 10 mars 1682, qui reconnaît les canons comme lois de l'Etat, n'ayant pas été abrogée et n'ayant été l'objet d'aucune dérogation dans nos lois et nos constitutions successives, il en résulte que ces prohibitions n'ont cessé d'exister, et que dans l'état actuel de notre législation, tout homme qui s'engage dans les ordres sacrés renonce par cela même à la faculté de se marier, et que tout mariage par lui contracté soit, pendant qu'il est dans les ordres, soit après les avoir abandonnés, doit être annulé.

Ainsi, c'était en se basant sur une déclaration du 10 mars 1682 que le tribunal prononçait la nullité du mariage. M. Sterlin releva appel de ce jugement, et c'est dans ces conditions, que la Cour d'Amiens vient de rendre l'arrêt dont nous parlons plus haut.

M. Melcot, procureur de la République, a con- clu à l'infirmité du jugement et à la validité du mariage. Le réquisitoire est très soigné en la forme et au fond. Nous regrettons de ne pouvoir citer en entier la discussion du point de droit, mais nous voulons du moins faire mention d'une très juste observation présentée au début :

La question qui est soumise à la cour, dit M. Melcot, a partagé la jurisprudence et la doctrine.

Division singulière. D'un côté, toute la doctrine, et de l'autre toute la jurisprudence. Et dans la juris- prudence elle-même, notons comment se répartissent les diverses décisions. Il semble que les tribunaux inférieurs, plus en contact tous les jours avec les difficultés de la vie, se montrent plus favorables à la liberté du mariage des prêtres. Les tribunaux supé-

rieurs, au contraire moins en rapport avec ces mêmes difficultés, et écartant à des considérations dont je vais vous démontrer l'insanité juridique, ont plus volon- tiers accédé à la thèse contraire. C'est là, d'ailleurs, un dissentiment assez fréquent.

Après le réquisitoire dont nous venons de par- ler, après les plaidoiries de M^{re} Fortier et Prou- vost, la Cour a rendu son arrêt :

Considérant, dit l'arrêt, que la volonté du législa- teur de l'an X a été clairement exprimée par l'orateur du gouvernement, le 15 germinal an X, dans les termes suivants : « Le mariage des ministres du culte, s'ils en contractent un, n'est pas nul aux yeux des lois politiques et civiles, et les enfants qui en naîtraient seraient légitimes; mais, dans le for inté- rieur et dans l'ordre religieux, ils s'exposeraient aux peines spirituelles prononcées par les lois canoniques; ils continueraient à jouir de leurs droits de cité et de famille, mais ils seraient tenus de s'abstenir de l'exercice du sacerdoce. Conséquemment sans affaiblir le nerf de la discipline de l'Eglise, on conserve aux individus toute la liberté et tous les avantages ga- rantis par les lois de l'Etat... Il eût été injuste d'aller plus loin et d'exiger, pour les ecclésiastiques en France, comme tels, une exception. »

En ce qui touche l'ordre public et les bonnes mœurs :

Considérant que les mariages des prêtres parjures à leurs vœux n'y sont pas contraires;

Que le concubinage, qui serait le plus souvent le résultat de l'apostasie, porterait une grave atteinte à la morale et à la société, intéressée à la constitution des familles et à la légitimité des enfants;

Considérant, en fait, que Louis-Iréné Sterlin, or- donné prêtre catholique, interdit par l'autorité ecclé- siastique et devenu ministre du culte dit culte catho- lique gallican, a contracté en Angleterre, le 3 octobre 1875, avec Marie-Elise-Iphigénie Houpin, un mariage dont la validité, en la forme, n'a été contestée par aucunes conclusions prises devant le tribunal ni devant la cour;

Que les prétentions du demandeur sont fondées et que les mineurs Sterlin, enfants légitimes d'un ma- riage valable, invoquent à bon droit à leur profit les règles des successions régulières;

Par ces motifs,

Met l'appellation et le jugement dont est appel au néant;

Décharge Sterlin des condamnations et dispositions prononcées contre lui;

Statuant et faisant ce que les premiers juges au- raient dû faire,

Dit que le mariage contracté par Louis-Iréné Ster- lin, le 3 octobre 1875, en Angleterre, avec Marie- Elise-Iphigénie Houpin, est valable;

Dit, en conséquence, que les enfants issus de ce mariage sont légitimes, et que Sterlin est leur tuteur naturel et légal.

Comme on le voit, l'arrêt prononce la validité du mariage contracté par le prêtre catholique, et déclare légitimes les enfants issus de son union avec Mlle Houpin.

Il semble qu'en droit même, la validité ne de- vrait pas faire question. Lorsque les juges de Clermont déclarent « que la déclaration de 1682 n'a été l'objet d'aucune dérogation dans nos lois et nos constitutions successives, » ils oublient la Constitution du 3 septembre 1791, qui a aboli les vœux perpétuels. Ils ne tiennent pas compte d'avantage du Code civil, qui n'a pas rétabli l'an- cienneté prohibition, et qui rompt ouvertement avec les canons de l'Eglise, en consacrant le principe du mariage civil.

Alors même que la question purement juridi- que resterait douteuse, il y a une question plus haute qui prime toutes les arguties des légistes. C'est le droit supérieur de la liberté de cons- cience inscrit au frontispice de toutes nos Cons- titutions. C'en serait fait à jamais de cette liberté, si l'homme condamné par des principes d'éduca- tion au célibat perpétuel, à un âge où il n'a pas encore la plénitude de sa raison et de son intelli- gence, n'avait pas le droit de revenir plus tard à la vérité et à la nature. C'est comme si on défen- dait aux protestants de se convertir au catholi-

cisme, aux catholiques de se rallier à la libre- pensée. Si la liberté de conscience n'est pas une chimère, l'homme dont les convictions religieuses se sont modifiées, ne doit subir aucune entrave dans l'exercice de sa foi et de sa croyance.

Interdire au prêtre qui a dépouillé sa robe de clerc et qui est rentré dans la vie laïque le droit d'agir comme les autres citoyens, c'est établir la subordination du pouvoir civil au pouvoir reli- gieux, et consacrer les prétentions du *Syllabus*. Si le Concordat avait cette puissance de faire plier la loi civile devant la loi religieuse et de supprimer les principes de notre droit, ce serait une raison de plus de répéter notre *delenda Car- thago*. Mais rien n'est moins exact et il suffit d'invoquer la loi de 1791 et l'esprit général du code civil pour démontrer la validité du mariage des prêtres. Nous attendons la décision de la Cour suprême. Nous comptons bien que si elle s'aviserait de casser l'arrêt de la cour d'Amiens, il se trouvera le lendemain un député pour repren- dre la proposition faite en 1833 par Portalis, à la Chambre des députés, et qui était ainsi conçue : « Il est interdit aux tribunaux d'admettre dans aucun cas d'autres empêchements au mariage, que ceux qui sont nominativement énoncés au titre *Du Mariage* du Code civil. » Malgré l'avis de Dupin, qui déclarait hypocritement la propo- sition inutile, et qui prétendait, pour soutenir son opinion, que « si on avait commencé par mal ju- ger, on finirait par bien juger, » le projet fut pris en considération. Mais il fut sans doute enterré dans les cartons, car on n'y donna aucune suite, et les tribunaux continuèrent avec ensemble à « mal juger ». Il nous paraît opportun de le re- prendre et de ne pas laisser plus longtemps con- troversé un point de droit aussi simple et une question aussi grave.

LE PAPE

LE PAPE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE. —

Du célibat ecclésiastique et monacal. — Par M. le Docteur Wahu, médecin principal de l'armée, en retraite, officier de la Légion d'honneur, etc. — 4^e édition, 1 vol., chez M. Georg, 65, rue de la Répu- blique. Prix : 3 francs.

Voici un livre de science et de progrès qui se re- commande non seulement par la masse de documents et de faits historiques peu connus qu'il y rassemble, mais encore par la logique calme et froide avec laquelle l'auteur a fait le bilan historique du catho- licisme clercal. Ce bilan, bien loin de leur être favorable, démontre péremptoirement l'incompati- bilité des doctrines cléricales avec les principes qui ré- gissent partout les sociétés modernes.

Le livre s'ouvre par la déclaration et la table des droits de l'homme et du citoyen suivi de la table des devoirs de l'homme et du citoyen. Et, immédiatement après vient le *Syllabus* avec les anathèmes mons- trueux et impuissants contre la science, contre nos lois civiles, contre le libre examen, le tout suivi de l'encyclopédie du pape Pie IX. Or, le seul rapproche- ment de ces deux documents, l'un provenant de la raison humaine, l'autre du délire sacerdotal, est d'un effet saisissant.

« Le *Syllabus*, dit l'auteur, est le plus insolent défi qui ait été porté à la raison humaine, et à ce titre il mérite d'être commenté et examiné, sachant, ajoute-t-il, que les hommes du Vatican et leurs amis les fervents catholiques donnent le nom de « matérialistes » et d'athées à tout ceux qui ne prennent pas le mot d'ordre chez les jésuites, je tiens à bien établir avant d'entrer en matière que ce n'est nullement en athée et en matéria- liste que j'attaque les doctrines néfastes du Va- tican. »

« Après bien des années d'études spéciales et d'in- vestigations, je suis devenu spiritualiste et théiste »

« et c'est en cette qualité que je combats le *Syllabus* » et tout ce qui s'y rapporte. J'avoue que pour com- pulser toutes ces matières théologiques ainsi que je l'ai fait pendant plus de douze ans, il faut un certain courage car l'écheveau est passablement embrouillé. Je promets à m-s lecteurs de ne pas les faire passer par là; je ne leur présenterai que le des- sus du panier. Mais je les engage à lire et à réfléchir. « Il y a là, matière à sérieuse étude philosophi- que sur l'étendue possible des *divagations hu- maines*. »

« Si les laïques se donnaient la peine d'étudier un peu toutes ces questions, il y a longtemps que le cler- gé catholique aurait perdu le peu de prestige qu'il a conservé. C'est avec grande vérité que Dalember a dit : *J'aime la théologie, la folie de l'esprit hu- main y est dans sa plénitude*. »

Et comme l'auteur n'avance jamais rien sans four- nir les preuves et textes à l'appui, le chapitre 18 est consacré à l'exposé de la *casuistique du confession- nal*; le péché mortel, le péché véniel et les princi- paux cas de conscience, le tout extrait du manuel du jésuite Liguori que l'Eglise appelle Saint Liguori. Il y a là des passages de citations d'une extravagance qui confine parfois à la bouffonnerie.

A propos de l'histoire des papes dont les faits sont puisés aux sources ecclésiastiques elles-mêmes, l'a-uteur montre de quelle *singulière* façon tous ces in- faillibles étaient inspirés par leur Dieu. Entr'autres œuvres édifiantes laissées par eux, il y a le *livre des taxes* contenant tous les tarifs au moyen desquels on pouvait acheter l'absolution « des crimes des plus énormes et des impures les plus inouïes », comme le dit l'abbé Misson lui-même. Ce qu'on a appelé la vente des indulgences était en réalité une vente d'absolutions.

Ce livre des taxes dont un très bel exemplaire de 1520 existe à la bibliothèque Mazarine est devenu très rare parce que la curie romaine, qui en a honte aujourd'hui, s'applique depuis longtemps à le faire disparaître, et l'a même mis à l'index.

Ces taxes d'absolution étaient en général d'un prix très abordable : Pour l'adultère, par exemple, il est dit : « La femme adultère qui veut avoir l'absolution et être à l'abri de toute poursuite, et avoir large- ment dispensée 89 francs. — Le mari dans le même cas se soumettra à la même taxe. — Si le mari et la femme veulent prendre les mêmes précautions, ils ne donneront que 141 francs (économie 37 fr.). »

Ce tarif présentait les bizarreries les plus singu- lières. Ainsi pour le meurtre d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, d'une épouse, l'absolution ne se payait que 27 fr., tandis que pour un faux témoi- gnage le tarif était de 39 fr. — « L'absolution du meurtre simple commis sur un laïque se paie 18 fr., mais en revanche, celui qui aura tué un évêque paiera 141 fr. »

Et il n'y en avait pas seulement pour les laïques; un grand nombre d'articles intéressaient les religieux et les religieuses. Ainsi au chapitre XX, il est dit : « Une religieuse qui aura paillardé avec plusieurs hommes au dedans et au dehors du monastère, et qui d-mandera à être réhabilitée, afin d'être admise aux dignités de son ordre, même à la dignité d'ab- besse, paiera pour la réhabilitation et l'absolution 139 fr. ! » Après cela-là, nous pouvons, je pense, tirer l'échelle, car il y a comme cela 351 articles di- visés en 32 chapitres.

Ce superbe commerce, inauguré par le pape Jean XXII, vers l'an 1313, dura jusqu'après le concile de Trente, c'est-à-dire à peu près 250 ans, et l'on a cal- culé qu'il avait fait entrer plus de deux milliards de francs dans les caisses pontificales.

Pendant longtemps, ce furent les moines de *bure blanche*, les dominicains qui furent constitués les per- cepteurs du Saint Siège, et on leur devait bien cela, le sieur St-Dominique ayant été le *donx* inven- teur de l'*inquisition*. Tout d'abord et pendant quel- que temps, cette monstrueuse simonie fonctionna dans les églises avec une certaine solennité. « Mais les dominicains qui passaient dans toute l'Europe pour les moines les plus ivrognes, et que les taver- niers reconnaissaient pour leurs clients les plus fidèles, ne gardèrent pas longtemps le *decorum* de leur mission qui était d'ailleurs beaucoup plus financière que religieuse. »

La réclame et les boniments devinrent si éhontés qu'il ne fut plus possible de les continuer à l'intérieur des églises. Mais comme dans ce *bon vieux temps*, l'on trouvait des cabarets installés près de la porte de toutes les églises, c'est là que les dominicains éta- blirent leurs comptoirs, et faisaient force *libations*; car au dire même de l'abbé Bannier « on y voyait des prédicateurs consumer en débauches une bonne partie de l'argent qu'ils recevaient. »

Petits Dialogues philosophiques

DIX-HUITIÈME DIALOGUE

Le comte de Paris se rencontre sur le boulevard avec Mgr Fava, évêque de Grenoble, et ces deux éminents per- sonnages s'abandonnent cérémonieusement.

Le comte de Paris. — Ah! monsieur l'évêque, je suis enchanté de vous voir. Quel bon vent vous amène dans la Babylone moderne?

Monseigneur Fava. — Monseigneur, je viens faire une petite visite à mes bons amis du Parlement et m'entendre avec eux sur la cam- pagne à mener.

Le comte de Paris. — Ah! c'est en effet le moment de marcher!

Monseigneur Fava. — Je crois bien! la cam- pagne est engagée, tous nos hommes sont à la besogne, tous nos journaux font feu des quatre pieds; nous opérons par la presse, par la parole, par le confessionnal, par les femmes, c'est bien le diable si nous ne vous décrochions pas votre couronne, sire.

Le comte de Paris. — Oui! oui! Lanjuinais l'a

bien dit : La France en a assez de la République, et mon tour arrive.

Monseigneur Fava. — N'en doutez pas, sire!

Le comte de Paris. — Ma foi! si, j'en doute un peu. Je vous entends beaucoup crier, mais vous êtes toujours les mêmes à faire ce tapage. Et pendant ce temps-là, je ne vois pas le moyen par lequel j'arriverai au trône.

Monseigneur Fava. — Mais c'est bien simple! un coup d'Etat! deux jours de fusillade dans Paris, une ou deux semaines d'exécutions sommaires en province, tous les républicains mil- litants emballés à Cayenne, et vous n'aurez plus qu'à rendre heureuse la France qui vous tend les bras.

Le comte de Paris. — C'est bel et bien, et je ferai mon coup d'éclat tout comme un autre, mais il me faut des soldats.

Monseigneur Fava. — Eh bien, et vos excel- lents régiments de cavalerie.

Le comte de Paris. — Ah! ouitche! voilà qu'on les a déplacés, je commençais à y avoir langue, les relations de ces messieurs étaient excellentes, on les opérait en douceur; voilà qu'il faut recommencer sur de nouveaux officiers. — Oh! ce gouvernement!

Monseigneur Fava. — Oh! cet ignoble gou- vernement!

Le comte de Paris. — Et puis, si mon coup d'Etat ne réussit pas, c'est moi qui serai dans de jolis draps!

Monseigneur Fava. — Vous vous tiendrez prudemment à distance.

Le comte de Paris. — Naturellement, mais j'ai racheté des maisons, des châteaux, des serres, j'en ai pour beaucoup d'argent, ils seraient capables de me confisquer tout cela.

Monseigneur Fava. — Plaie d'argent n'est pas mortelle.

Le comte de Paris. — Vous êtes encore bon! je serai très embêté de voir diminuer mes petites rentes. J'en ai grand besoin.

Monseigneur Fava. — Dans tous les cas, ce n'est pas un reproche, mais notre sainte cause n'est pas subventionnée par vous comme elle de- vrait l'être.

Le comte de Paris. — Comment! je fais vivre le Soleil qui me coûte les yeux de la tête, je reçois les princes étrangers qui viennent à Paris, je ne peux pas cependant indemniser tous vos curés qui font suspendre leurs traite- ments.

Monseigneur Fava. — C'est cependant pour vous qu'ils le font.

Le comte de Paris. — Eh! je ne leur en de- mande pas tant! Au surplus, je trouve que vous placez tous la discussion sur un mauvais terrain. Vous êtes cléricaux en diable, et vous empêchez, avec vos billevesées, les bourgeois indépendants de venir à moi, vous leur faites peur et ils disent qu'entre les jésuites et les socialistes, ils pré- fèrent de beaucoup les socialistes.

Monseigneur Fava. — On voit bien, monsei- gneur, que vous n'êtes que depuis peu rallié à nos principes, vous parlez comme un orléaniste de 1830!

Le comte de Paris. — Je parle comme mon père.

Monseigneur Fava. — Oh! vous pouvez dire aussi comme votre grand-père Philippe- Egalité.

Le comte de Paris. — Vous vous oubliez, je pense, monsieur l'évêque.

Monseigneur Fava. — Et vous, monseigneur, vous ne vous rappelez pas que sans nous vous n'êtes et ne serez rien, et que pour nous avoir, il faut passer par nos conditions.

Le comte de Paris. — Ah! ma foi, si elles sont trop dures, j'y renonce. Et puis, je n'y tiens pas tant à votre royauté! Je n'y risque que des mauvais coups et, quand je réfléchis, je me de- mande si je ne ferais pas mieux de vous envoyer tous au diable et de rester tranquillement chez moi, en paix avec ce gouvernement qui ne gou- verne déjà pas si mal, soit dit entre nous, et sûr qu'on ne me fichera pas à la porte dès que vous aurez dit quelque bêtise sur mon compte.

Monseigneur Fava. — Ce langage! mais vous n'êtes pas mon homme! je cours chez Victor!

Le comte de Paris. — Ah! mais non! mais non! Si ce petit gradin arrive au trône, le len- demain il me flanque à la porte, revenez, revenez monsieur l'évêque, il y a peut-être moyen de nous entendre!

La conversation continue confidentielle et très amicale.

Ces dominicains étaient du reste gens de ressource et d'imagination. N'avaient-ils pas inventé et établi en plein Paris, une superbe roulotte religieuse, où moyen nant un enjeu, l'on avait des chances plus ou moins magnifiques de tirer du purgatoire une ou plusieurs âmes !

Mais tant d'impudence et d'effronterie suscitèrent une telle réaction, que le St-Siège fut obligé de leur retirer la vente des pardons pour la confier à de plus fins limiers, et l'on choisit pour cette besogne les enfants de Loyola. Ceux-ci, « en vrais apôtres de la dévotion aisée » s'acquittèrent infiniment mieux de leur besogne, en s'appliquant à sauvegarder les apparences tout en faisant fructifier le même commerce.

Le chapitre du célibat ecclésiastique et monacal, est émaillé de nombreuses et piquantes révélations qu'il serait trop long de relater ici, mais très utiles à connaître et à consulter. L'auteur montre ensuite comment ce célibat était inconnu dans la primitive église; comment les évêques, ainsi que l'indique l'étymologie grecque *episcopos*, n'étaient que les simples administrateurs des fonds mis en commun par les fidèles, de même que les diacres en étaient simplement les servants, et les prêtres ou *presbiteres* les hommes les plus âgés; les uns comme les autres absolument laïques. L'on assiste en quelque sorte à la formation de la caste cléricale, et l'on voit grandir peu à peu son étrange prétention d'être la représentante de Dieu sur la terre; prétention affirmée au grand jour par le pape Grégoire VII au XI^e siècle, et rigoureusement scellée par le célibat ecclésiastique.

Malheureusement si le célibat cléricale a eu d'heureux résultats pour la domination sacerdotale et papale, il n'en a pas été de même pour la Société laïque, ni pour les membres du clergé inférieur; et le chapitre des inconvénients peu moraux qui sont la conséquence de cet état *contre-nature* comme dit l'auteur, n'est pas un des moins instructifs.

En résumé, l'on voit clairement par le livre du docteur Wahu, que le christianisme catholique n'est plus qu'un pur cléricalisme, aspirant toujours avec une mythologie surannée à dominer le monde; et cherchant de plus en plus à y arriver par les voies politiques et la falsification de l'histoire.

La Deuxième aux Paysans

Vous avez pu réfléchir depuis huit jours et votre opinion doit maintenant être faite sur la Franc-Maçonnerie, à moins que vous n'avez consulté votre curé sur la valeur de mes déclarations? Oh! pour le coup, je vais prêcher dans le désert. Qu'importe! Nous allons voir ce qu'il a pu vous dire.

— Il vous a dit, n'est-ce pas, ce brave homme de prêtre, que les Francs-Maçons sont les pires ennemis de la religion, qu'ils ont des rapports avec le diable, qu'ils machinent dans les ténèbres de la nuit toutes sortes de mauvaises choses, qu'ils méditent des assassinats et qu'ils complotent la destruction de tout ce qui est croyance aux dogmes et à la religion révélée? Il a ajouté que ces hommes infâmes ont vendu leur âme à Satan et qu'ils

ont signé ce pacte de leur sang; qu'ainsi liés ils ont pour eux tous les mauvais génies; mais qu'ils auront un jour à se soumettre à leur engagement, et alors, au milieu des tortures les plus affreuses, ils rendront leur âme au prince des démons. Voilà le langage des prêtres vis-à-vis de la Franc-Maçonnerie, et vous, pauvres campagnards, confinés dans le fond de votre village, loin du mouvement des villes, sans livres, sans journaux, pleins de confiance en votre curé, vous l'avez cru. Malheur à vous, si vous osez douter! Le Dieu de paix et de justice, qu'on vous fait adorer, ce Dieu qu'on dit souverainement bon et que les prêtres me font prendre pour simplement absurde, stupide et insensé, va vous précipiter pour toujours dans les flammes de l'Enfer avec les exécrables Francs-Maçons. — Eh bien! soit, vous ne serez pas en mauvaise compagnie, car ce n'est pas pour eux que le Christ a dit: « *Heureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient.* » Selon cette maxime, il ne doit y avoir, en enfer, que des gens d'esprit.

La Franc-Maçonnerie, quand elle s'occupe de la divinité, conçoit bien autrement que les catholiques l'Etre suprême auquel elle a donné le nom de *Grand architecte de l'Univers*. Sans cependant affirmer son existence, puisqu'on n'en peut donner que des preuves insuffisantes et facilement réfutables, elle s'arrête à la conception d'une force supérieure à laquelle se rattachent toutes les lois de la physique, ces lois immuables qui régissent l'Univers entier. Cette conception est logique, la seule compatible avec la raison.

Ah! il est facile de comprendre pourquoi vos curés vous parlent de la Franc-Maçonnerie dans des termes si peu rassurants, pour vous, bien entendu. Ils savent que le jour où notre vaste société sera suffisamment connue et ses principes compris du peuple, c'en sera fini de leur domination. Ils savent que la Franc-Maçonnerie, école de Science, de Raison, de Droit et de Justice, n'accepte rien sans discussion et que son but est d'établir le règne de la Vérité. Ils savent que leur religion retardataire est incompatible avec le progrès. Et voilà pourquoi ils font tous leurs efforts pour vous soustraire, vous et vos enfants, à l'instruction laïque, qu'ils disent, non sans raison, inspirée par la Franc-Maçonnerie.

Ils vous prennent vos enfants au berceau par le baptême, et les gardent dans leurs mains jusqu'à l'âge d'homme. Ils modèlent comme ils l'entendent leur faible intelligence, façonnent leur esprit à leur manière; leur jugement passe au moule de l'église et gardera toujours l'empreinte qu'il aura reçue. Et vous, malheureux déshérités, vous laissez faire, vous secondez même ce prêtre dans son œuvre d'abrutissement de votre progéniture!

C'est dans l'ordre puisque vous avez été ainsi élevé.

Ne croyez pas que j'exagère. Moi aussi, bier que Franc-Maçon, j'ai été élevé dans la religion catholique — je dois vous dire que je m'en suis séparé depuis longtemps; que de peines j'ai eues pour me dépouiller de ces pratiques idiotes! J'avais dix-huit ans, quand, définitivement, je jetai le masque après avoir supporté une terrible lutte intérieure. Cet enfer, ce purgatoire, ce paradis, tout le fatras d'histoires mystiques, superstitieuses ou surnaturelles; les miracles de toute nature produisaient dans mon esprit une telle effervescence que souvent j'en éprouvais d'épouvantables cauchemars. Et cependant j'étais servi par les études que j'avais faites; depuis longtemps toutes les blagues de la création du monde, du déluge, les contes dont fourmille l'histoire prétendue sainte, depuis Loth jusqu'à Tobie, étaient tombées devant la science positive. — Depuis, j'ai étudié, j'ai cherché, j'ai consulté les ouvrages des plus grands savants et de plus en plus je me suis enfoncé dans l'incrédulité; plusieurs fois excommunié, j'ai encouru l'excommunication majeure, le jour où, désireux de travailler au bien-être de l'humanité, je me suis fait Franc-Maçon.

Vous avez peut-être raison, me direz-vous, mais il faut une religion pour nos enfants. Que deviendraient-ils sans l'enseignement du prêtre, sans le catéchisme? Plus de respect pour la famille, plus de respect pour l'autorité paternelle, plus de crainte, plus d'obéissance.

Eh! dites-moi donc comment ils entendent le respect de la famille tous vos hommes et femmes d'église. Ils la respectent la famille quand ils vous enlèvent vos filles pour le couvent, quand ils soutirent la fortune du moribond sous la menace de l'enfer, quand ils souillent vos enfants et vous déshonorent, quand ils lèvent le pied pour aller roucouler à l'aise auprès de vos femmes ou de vos filles! Et l'autorité paternelle, ils la fortifient n'est-ce pas, quand ils enseignent dans leurs confessionnaux la désobéissance au père et à la mère *irréligieux*. Par la crainte de l'enfer, ils obtiennent de tous l'obéissance sans conteste, mais sèment des ferments de discorde dans les familles en soulevant ceux qui les écoutent contre ceux qui les combattent. L'obéissance amenée par la crainte est leur plus sûr moyen de domination. Les enfants et les femmes leur suffisent pour diriger les hommes.

(à suivre).

Imprimerie Nouvelle lyonnaise, rue Ferrandière, 52
(Association syndicale des Ouvriers typographes)

REVUE DES THÉÂTRES

Lyon. — GRAND-THÉÂTRE. — Rien de nouveau cette semaine. Le succès de *Manon* continue de s'affirmer pendant qu'*Hérodiade* fait de belles recettes grâce au secours de Manon complètement guéri de son indisposition.

Pendant ce temps on prépare *Sigurd* qui paraîtra d'ici une dizaine de jours et alternera avec l'affiche avec *Hérodiade* et *Manon*, probablement jusqu'à la fin de la saison.

CÉLESTINS. — On a repris une vieille comédie oubliée depuis de longues années: *Un fils de famille*; le public a semblé prendre assez de plaisir à l'audition de cette œuvre gaie et légère bien jouée par Dalbert, Belliard, Gerbert Collard et mesdames Délia, Billion et Belliard.

Incessamment, *Sapho*, le nouveau roman de Daudet, dont on dit beaucoup de bien.

BELLE-COUR. — Le 13, commencent les représentations de *Georgette*, de Sardou.

Le 26, c'est *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, avec Taillade et Laray, fort curieux spectacles que nous recommandons par avance à nos lecteurs.

Saint-Etienne. — Cette semaine, il nous a été donné d'assister à une représentation du *Petit Duc* et du *Cœur et la Main*, par notre troupe d'opérette, et d'une représentation d'*Antoinette Rigaud*, par une troupe parisienne.

M^{lle} Lacourrière, notre première chanteuse, a obtenu un vif et légitime succès. Quoiqu'ayant une voix de mezzo-soprano, plutôt de soprano, elle chante fort bien l'opérette; en outre, elle est excellente comédienne. Dans le rôle du Petit Duc, elle a su avoir à la fois de la gaieté, de la crânerie et de la distinction.

M^{lle} Boutard, notre seconde chanteuse, est gentille, mais sa voix nous a paru un peu faible. Nous devons ajouter, pour être juste, qu'elle était enrhumée et ne jouissait pas, par conséquent, de tous ses moyens.

Antoinette Rigaud nous a fait passer une agréable soirée. Nous avons éprouvé un grand plaisir à entendre une œuvre aussi morale; il y a, dans la pièce de Raymond Deslandes, des caractères d'une noblesse idéale et des passions d'une grâce pénétrante qui touchent profondément les âmes. L'interprétation, quoique non homogène, a été satisfaisante. Réguyer et A. Moreau ont été surtout applaudis. Il serait à désirer que l'on joue plus souvent sur nos scènes théâtrales des pièces aussi saines et honnêtes, on pourrait alors leur appliquer avec raison l'expression latine: « *Castigat ridendo mores.* »

L'Administrateur-Gérant: J. REYNIER.

PETITE CORRESPONDANCE

A divers. — Pour faire partie de la Franc-Maçonnerie, il faut adresser au président d'une Loge une demande dans ce sens, accompagnée de pièces constatant la parfaite honnêteté du candidat. La demande est soumise à la Loge qui statue sur l'admission après renseignements pris. Toutes les lettres avec la suscription: M. le Président de la Loge, à Lyon, mises dans la boîte du Franc-Maçon sont remises à qui de droit.

Bessèges. — Merci de votre amicale lettre, nous en prenons bonne note, et vous pouvez être assuré que dorénavant votre localité sera régulièrement servie.

B...t... — *Conseiller municipal.* — Votre réponse à la lettre d'un paysan nous arrive trop tard pour ce numéro. Nous l'avons lue avec le plus vif intérêt, elle passera dans le prochain numéro. Cordialement merci.

D... — (Ecole vétérinaire.) — Votre article est également arrivé trop tard. Il sera examiné par la Rédaction pour le prochain numéro. Vos sympathies nous sont précieuses et nous comptons que vous voudrez bien nous aider de vos relations.

LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.

TRIBUNE DU TRAVAIL

Un jeune homme, étudiant en pharmacie, demande une occupation de quelques heures par jour, sans nuire à son travail quotidien.

MAISONS RECOMMANDÉES

POITIERS (Vienne). Grand café Tribot, en face de la gare, consommations de 1^{er} choix.
BOURGES (Cher). — Grand hôtel de la Boucle d'Or.
GUÉRET (Creuse). — Hôtel Rousseau, au centre de la ville.

FABRICATION ET FOURNITURE

D'HORLOGERIE GARANTIE

MAISON DE CONFIANCE

Fritz GAGNEBIN

à SOUVILLIER (Suisse)

Remontoirs argent interchangeable, 18 lignes, à 29 50

— nickel — — — 19 »

— — quantités, semaines et mois 29 »

— argent — — — 40 »

Pièces à clef et Remontoirs pour Dames

MAISON RECOMMANDÉE

CHARBONS, COKES ET BOIS DE CHAUFFAGE

GROS ET DETAIL, A DOMICILE

A. VACHERON, marchand de bois, 127 et 129, rue Chaponnay
LYON

USINE A VAPEUR — FABRICATION MÉCANIQUE

BONTOUX Fils

à TASSIN-LA-DEMI-LUNE (Rhône)

Spécialité de Tuyaux en terre cuite pour conduites d'eau et bâtiments
Sièges inodores en faïence
Vases à fleurs de toutes dimensions, pour Horticulteurs

HORLOGERIE ET BIJOUTERIE

A. BÉNIER

Quai Saint-Vincent, 55

A L'ENTRESOL

LYON — Près le pont La Feuillée — LYON

PRIX MODÉRÉS

RÉPARATIONS
EN
TOUS GENRES
ETC.

ABONNEMENTS
POUR
REMONTAGES DE
PENDULES

PHARMACIE JULIEN

Pharmacie de 1^{re} classe

59, rue des Vinaigriers, à Paris

ROB DÉPURATIF du D^r DUPAS

STROP DE PHOSPHATE MONOCATUZIN JULIEN

CRISTAL CHASSE-MIGRAINES

Le goûter, c'est l'accepter !!!

De tous les cafés hygiéniques, celui qui se rapproche le plus du goût de celui des colonies, et se prépare de la même façon, sans en avoir les propriétés irritantes, c'est le **Café Roussel**. Excellent déjeuner au lait. Ce produit breveté, médaillé à différentes expositions, se recommande aux personnes soucieuses de leur santé.

Prix: 4 fr. le kilo. (le paquet de 250 gr.: 1 fr.). Envoi franco contre mandat-poste de 1 fr. 30.

Se méfier des contrefaçons, exiger la signature.

DÉPOT GÉNÉRAL

V. ROUSSET

HERBORISTERIE DE 1^{re} CLASSE

LYON, rue Thomassin, 22, LYON

IMPRIMERIE NOUVELLE

ASSOCIATION SYNDICALE DES OUVRIERS TYPOGRAPHES

52, Rue Ferrandière, 52

Près le quai du Rhône

LYON

Journaux
Thèses, Mémoires, Actions
Mandats, Prospectus
Factures, Têtes de lettres
Cartes de visite
etc., etc.

Labeurs
Affiches, Lettres de décès
Livrets de Société
Registres, Catalogues
Cartes d'adresse
etc., etc.

TRAVAUX DE LUXE, ADMINISTRATIFS, COMMERCIAUX